

ros. Le train était conduit par des employés français dont aucun n'a été blessé et traversait suivant une convention récente, le chemin de ceinture pour se rendre en Allemagne par la ligne de l'Est. Ce terrible accident ajoute une tristesse de plus aux préoccupations pénibles de l'heure présente.

Il n'est plus question, du voyage de M. Pouyer-Quertier à Bordeaux. Le ministre passe son temps à recevoir des banquiers de Paris et d'autres grandes places du monde financier, les offres pour le temps où nous pourrions, en libérant, faire disparaître les traces de l'occupation, ensuite il travaille à établir l'inventaire de la France en 1871.

M. Gustave Chandey, adjoint au maire de Paris a donné sa démission.

Dans une lettre qu'il adresse au *Sicte*, M. Henri Martin déclare que ce serait pour lui « une première consolation d'affreuses amertumes » que de voir un représentant de l'Alsace occuper le siège auquel les électeurs de Paris l'avaient appelé et que laisse vacant son opinion pour « son cher et malheureux pays de l'Alsace ». L'éminent historien constate avec bonheur que l'idée de nommer un certain nombre de députés de l'Alsace et de la Lorraine fait son chemin à Paris comme dans le reste de la France, et il ajoute : « Aidez-moi, vous et nos amis de la presse, à répandre cette idée vraiment française. Soyez assuré que la nouvelle de telles élections à Paris aura de longs échos sur le Rhin et dans les Vosges. Les cœurs brisés de nos frères asservis répondront à la voix de Paris, sur leur sombre horizon luira un rayon « d'espérance ».

Depuis hier, la garde des canons du Luxembourg est confiée aux artilleurs de la garde nationale.

Les Prussiens occupent encore toute la rive gauche de la Seine; leur premier poste, qui est gardé par la garde-royale, se trouve à la hauteur du n° 28 du grand quai de Saint-Cloud.

Du plateau de Châtillon que l'on peut visiter maintenant, on découvre Paris aussi bien quedes buttes Chaumont. Sur ce point, le plus élevé des départements de la Seine et de Seine-et-Oise, et qui dépasse de 22 mètres la hauteur du Mont-Valérien, les Prussiens s'étaient établis d'une manière formidable. Les travaux de terrassements sont exécutés sur une vaste superficie, se reliant entre eux par des chemins couverts. Les batteries ennemies présentaient un front de 6 à 9 pièces. On remarque une cinquantaine d'embarcations. Quelques batteries étaient couvertes; chaque pièce était protégée par des ouvrages en terre consolidés par des troncs d'arbres. Leurs casemates, très-basses et également construites avec des pièces de bois et de madriers, présentent une solidité à l'épreuve des projectiles.

Les Prussiens avaient établi leur poudrière dans la glacière sur laquelle a été bâtie la tour de Crony.

L'Hay était armée d'une batterie de 3 pièces Krupp, d'une batterie de 9 pièces et d'une troisième de 5.

Les pièces en fonte de nos forts et de nos redoutes sont brisées par les Prussiens, qui n'emmènent que des pièces de bronze.

Je trouve dans l'*Electeur-Libre* une lettre de Bordeaux, intitulée « la Question des Préfets », qui me paraît appelée à faire du bruit à Aurillac et même ailleurs. Voici le trait final : « Que Dieu nous garde de la féodalité préfectorale ».

Les débats de l'affaire du 31 octobre (2^e série d'accusés), ont commencé hier et ont continué aujourd'hui; prévenus : MM. Bauer, Jaclard, MM. Jolly, Ranvier et Jules Valier.

Le *Morning-Post*, est d'avis qu'il y a quelque chose de non rassurant de voir deux des plus grandes puissances continentales, la Russie et la Prusse, tentées de s'assister mutuellement et que toutes deux au besoin feront cause commune contre le reste de l'Europe. Que de fois n'a-t-on pas dit que l'agrandissement de la Prusse, l'unification de l'Allemagne et la mutilation de la France fournissent les meilleurs garanties du maintien de la paix. Cela ne nous empêche pas de voir d'un œil inquiet cette sainte alliance. Les intentions de la Russie et la Prusse tournissent, sans nul doute, l'occasion de concevoir une alarme non déraisonnable.

Le bruit court à Saint-Petersbourg que des préparatifs se font sur une grande échelle pour une expédition russe contre le Khan de Khiva.

On lit dans la *Gazette de Lemberg* : Les Russes travaillent avec une activité fiévreuse aux fortifications des forteresses de Brex, Modlin et de Demblin dans le royaume de Pologne. Ces forteresses qui avaient été construites d'après l'ancien système ont été jugées insuffisantes; l'autorité militaire a résolu de les entourer de forts détachés, d'épaulements, de redoutes, de casemates à l'épreuve des projectiles les plus formidables.

Le ministre de la guerre a donné l'ordre de former les quatrièmes bataillons des corps destinés au service des chemins de fer; des ambulances et des télégraphes sont organisés depuis longtemps et s'exercent sans cesse. Les magasins de blé, les remises et les écuries appartenant aux particuliers peuvent être requis d'urgence en cas de besoin. Les gouverneurs de province ont été chargés de préparer un état exact des réquisitions que chaque propriétaire pourrait supporter en cas de guerre. Le recrutement est commencé, le nombre des conscrits sera le double de celui des années précédentes. Ce recrutement porte un désarroi et un trouble considérable dans les travaux agricoles et industriels. Les vides produits dans les rangs de la civile par les recrutements antérieurs se font de plus en plus sentir. La guerre franco-prussienne a causé un préjudice immense à la Russie qui s'est crue dans l'obligation d'effectuer des armements inouis dans son histoire et cela malgré l'état précaire de ses finances. On croit généralement que ces armements ne sont autre chose qu'une sage prévoyance qui veut se préparer longtemps à l'avance contre toute éventualité.

Nous recevons de Florence quelques détails intéressants sur le projet de loi relatif à la défense générale de l'Italie, projet qui sera sous peu soumis à l'examen du Parlement.

Voici quelques seraient les dispositions principales de ce projet :

La réalisation du système complet de défense exigerait une dépense évaluée à 350 millions; mais le Trésor public ne pouvant disposer d'une pareille somme, le gouvernement se bornerait à demander un crédit de 150 millions à répartir en 3 ou 4 exercices annuels, pour exécuter les ouvrages suivants considérés comme les plus urgents : 1^o. Fortification des passages des Alpes; 2^o. Augmentation des fortifications d'Alexandrie; 3^o. Fortification du port de Civitavecchia, afin d'en défendre l'entrée et de rendre impossible un débarquement; 4^o. Fortification de Rome que l'on regarde comme très-possible; on croit même qu'après un bon système de défense et une population de 500,000 âmes,

la capitale pourrait tenir six mois. La dépense est évaluée, pour cette seule et dernière partie du projet, de 40 à 50 millions.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Extrait du *Moniteur Universel* de Paris, du 11 mars :

Il est fortement question de la réorganisation d'un conseil municipal de Paris. Il va sans dire que ce conseil serait élu par la population, au scrutin de liste.

La réforme des sous-préfectures, qui a déjà été à la Chambre quelque peu pressentie, pourrait bien commencer, du moins partiellement.

Ainsi, le département de Seine-et-Oise ne verrait pas reparaître ses sous-préfets.

Nous avons dit hier que la flotte de transport allait être employée au rapatriement de nos prisonniers, et devait se rendre à Brème et à Hambourg pour les prendre à bord.

Nous croyons que ce mouvement sera exécuté en trois voyages, et que chaque voyage ramènera en France une trentaine de mille hommes.

C'est ainsi que cent mille hommes de nos compatriotes rentreront en France. Nous pensons néanmoins que tous les navires ne rentreront pas directement à Cherbourg, et que le débarquement se fera simultanément soit au Havre, à St-Malo et à Brest.

Cette mesure serait prise pour épargner à la ville de Cherbourg des charges trop grandes. Depuis le commencement de la campagne, cette ville a vu passer dans ses murs plus de cent mille hommes, et les frais imposés aux habitants ont été considérables.

L'affaire de Montmartre touche à son dénouement. Un dénouement tout pacifique, bien entendu.

Il est plus que probable qu'on fermera deux grands parcs d'artillerie qui seront confiés à la surveillance des gardes nationaux.

Le quartier de la Butte Montmartre n'a pas encore repris absolument sa physionomie accoutumée, mais tout est en bonne voie d'apaisement. On sent une certaine lassitude chez ceux qui avaient pris la direction de cet étrange mouvement et les consignes brutales de ces jours derniers se relâchent.

Les canons du champ Polonais ont été enlevés de leurs embrasures et leur gueule ne menace plus Paris.

Les promeneurs gravissent une partie de la butte et peuvent, du haut de la tour de Solferino, passer en revue les bouches à feu qui sont parquées au sommet.

Les sentinelles, très-nombreuses d'ailleurs, qui interdisent l'accès du parc, semblent se demander ce qu'elles font là. Le vent était très-froid hier au haut de la butte Montmartre, et la faction y était fort désagréable.

Nous ne doutons pas que, avant peu de jours, tout n'ait repris son ordre. Les canons sont fort bien rangés dans le Champ polonais, et rien ne s'oppose à ce qu'il y ait un parc d'artillerie en cet endroit; nous pensons que les citoyens qui ont pris l'initiative de cette organisation comprendront qu'il est utile d'en confier la garde à des hommes spéciaux. Ceux-là prendront soin du matériel et veilleront à ce qu'il soit maintenu en bon état de conservation.

Il est à remarquer que pendant le siège on n'a point parlé des précautions prises pour la sauvegarde de notre superbe musée de Saint-Thomas-d'Aquin. On avait fait mieux. On avait évacué ce musée tout entier sur trois arsenaux de province. Pour ceux qui connaissent les difficultés de la tâche, c'est un tour de force.

La catastrophe de Puteaux

Un épouvantable accident vient d'avoir lieu sur le chemin de fer de l'Ouest (rive droite).

Un convoi de malades et de blessés prussiens, conduit par des employés français ap-

partenant à la compagnie de l'Ouest, se rendant du Mans à Paris, pour être ensuite dirigé sur l'Allemagne. Ce convoi se composait, dit le *Figaro*, de trente-deux wagons, chaque wagon contenant à peu près vingt à vingt-cinq hommes.

A sept heures, au moment où le convoi entrait dans la gare de Puteaux, le chef de train aperçut qu'un train de banlieue arrivait en retard occupait déjà la voie dans cette gare. Il fit aussitôt stopper et le chef de gare se mit en devoir de faire faire les signaux indiquant que la voie n'était pas libre.

Au même instant arrivait à toute vapeur un train de marchandises qui suivait le train de blessés. Que se passa-t-il ? Les signaux n'étaient-ils pas encore faits, ou le mécanicien ne les aperçut-il pas ? Nous ne savons. Toujours est-il que le train lancé à toute vitesse vint heurter les derniers wagons du convoi prussien.

Le choc fut épouvantable. Sur les trente-deux wagons; dix-neuf furent broyés avec les malheureux qu'ils contenaient. La locomotive du train de marchandises fut également démolie ainsi que les cinq ou six premiers wagons.

Les employés français qui conduisaient le train allemand n'ont pas été blessés. Le mécanicien et les chauffeurs n'ont eu qu'un choc violent. Quant au serre-freins, qui se trouvait sur la dernière voiture, celle qui la première reçut le choc, il a eu le temps et la présence d'esprit de sauter sur le talus d'où il a roulé à terre, et en a été quitte pour quelques égratignures.

Dès que la nouvelle de cet accident est parvenue à la gare de Paris, le directeur a fait immédiatement chauffer un train de secours, dans lequel il a pris place avec des médecins et plusieurs employés supérieurs de la Compagnie de l'Ouest.

Un certain nombre de wagons vides ont été joints à ce train pour ramener ceux de blessés dont l'état permettrait le transport. Ce train est parti de la gare Saint-Lazare à 10 heures 40 minutes du soir.

Chronique locale & départementale

Nous recevons de la préfecture l'avis suivant :

Par suite d'envois faits sur différents points ou de cessations d'armées, la préfecture n'a plus à sa disposition, à Lille, que 59 des chevaux qui ont été réquisitionnés au mois de décembre 1870 pour le service de l'artillerie mobilisée.

Ces 59 chevaux n'ayant été ni reconnus ni réclamés par leurs propriétaires, vont être vendus pour compte du département.

Quant aux autres chevaux dont les propriétaires sollicitent la remise, comme ils ne sont plus disponibles, le préfet se trouve dans l'impossibilité de donner suite aux demandes en restitution qui lui sont parvenues.

Le calme continue à régner parmi les grévistes; la plus grande partie cependant n'a pas encore repris l'ouvrage.

Un tisserand, Léon Meyer, a été arrêté hier pour voie de fait et menaces de mort contre un de ses camarades qui manifestait l'intention de se rendre au travail.

Le nommé Delescluse Pierre a été arrêté pour le même délit.

Nous trouvons dans le *Mémorial d'Alsaciens* cette note utile à connaître pour nos compagnies bouillères :

« La compagnie du Nord est à présent en mesure de transporter les charbons du Nord et du Pas-de-Calais à Rouen, à raison d'un train par jour. Les tarifs ne sont pas modifiés, mais, toutes réserves pour cause de retard seront stipulées. »

La chasse au marais, ainsi que celle du gibier d'eau de passage sur les bords de la mer, est autorisée à partir de ce jour jusqu'au 1^{er} mai prochain.

COURTAGE OMBRENIER

VILLE DE BOULOGNE

Cours public de chimie
Lundi 13 Mars à 8 h. 1/4 du soir.
1^o Gallons de Piémont et galons de Le vant - leur provenance et leur usage
2^o Vert céladon.

Cours public de physique
Mercredi 15 Mars à 8 h. 1/4 du soir.
Qualité du son. - Vitesse du son. - Eco.

CONVOI FUNÉBRE Les Ais sances de la famille VANDAMME qui par oubli n'aurait pas reçu de lettre de la part du décès de Monsieur Jean-Baptiste VANDAMME, cultivateur, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister au convoi et service funéraires qui auront lieu Mardi prochain à neuf heures et demie, en l'église Notre-Dame.
Les vigiles, le même jour à 4 heures. L'assemblée à la maison mortuaire, Hameau du Hutin.

PREMIER CONSEIL DE GUERRE

DE LA TROISIÈME DIVISION MILITAIRE
Présidence de M. Liénard, lieutenant colonel
Audience du 10 mars.

Intelligences avec l'ennemi. — Condamnation à mort.

Le nommé Lebeque, dit la Couille manoeuvrier à Sains (Aisne), est accusé d'avoir entretenu des intelligences avec l'ennemi. Cet homme se présente au plomb devant des juges : les huit condamnations correctionnelles qu'il a subies, lui donnaient une certaine habitude de la procédure criminelle.

Voici le résumé des faits mis à charge :

A partir du commencement du mois de novembre, Lebeque est toujours en route; on le rencontre surtout dans zone qui sépare les armées belgiques. C'est à l'époque où les mouvements des troupes ennemies semblent indiquer une marche contre l'armée du Nord.

Lebeque ne travaille presque plus une journée par semaine, et commerce fait-il? Ce n'est plus aujourd'hui un mystère : aider l'ennemi dans ses réquisitions, le renseigner sur les situations occupées par les troupes françaises, et le conduire dans les localités environnantes : voilà à quoi il passe son temps.

Après l'interrogatoire de l'accusé, Liltierre, fermier à Sains, dépose contre lui. Lebeque travaillait quelquefois chez lui et l'avait prévu qu'il ne se pas trop surchargé par le passage de colonnes ennemies. Le 23 décembre guidant les prussiens, il amena deux officiers chez son maître. A plusieurs reprises il est entré dans la chambre mangée par ces officiers; M. Liltierre saisi dans la conversation voix basse l'accusé, ces paroles adressées à un capitaine d'artillerie : « Vous ne me rendez donc pas ? » Il était en partie en naissance avec les ordonnances des officiers. Il y avait un individu qui conduisait une voiture de réquisition, et qui l'a abordé en lui disant : « Tu ne me connais donc pas, tu ne te rappelles pas là-bas du côté de Montcornet ? »

M. Lagasse demandant à Englaucou déclara que Lebeque lui a proposé de faire des charrois pour l'ennemi qui paierait largement. Il raconta en suite

gieux de pirogues qui semblaient voguer toutes seules, car aucune tête ne se montrait au-dessus des bois volant à fleur d'eau. Sur ce point seul, la mer était agitée, mais autour, le saphir le plus tranquille se déroulait jusqu'à l'horizon.

Quand, à la veillée, les plus braves, parmi les voyageurs de l'Inde racontent ces invasions des pirogues malaises, ils mettent encore dans leur parole l'émotion du péril passé.

Si notre Surcouf n'éprouva rien en ce moment, c'est que son courage savait même dompter les terreurs nerveuses, les plus invincibles de toutes, les épouvantes de l'imagination.

X

La tactique des pirates malaisiens est fort redoutée des navires surpris par le calme plat, sur les côtes de Bornéo et dans l'archipel voisin. Si ce n'est pas un vaisseau de haut bord, monté par un nombreux équipage et défendu par de nombreuses pièces d'artillerie, il faut désespérer du salut. Les pirogues, gouvernant à la toue et à fleur d'eau, portant chacune trois hommes bien armés et invisibles, car souvent ils nagent à côté du bois, forment un cercle immense autour du navire, puis elles se rapprochent et se resserrent, et, à une certaine distance, les pirates nagent entre deux eaux, atteignent le navire, l'envahissent

par les sabords avec une furie d'oiseaux de proie, et en un clin d'œil l'équipage, écrasé par le nombre, est massacré sans merci. Dans les expéditions, les pirates sont toujours au moins cent contre un. La défense, malgré des actes d'héroïsme et tous les efforts d'un courage de désespoir, succombe presque toujours. Nos vieilles attaques de diligences, à main armée, sur les grandes routes, sont des jeux d'enfants auprès de ces terribles scènes de l'Océan Indien.

Les pirogues s'arrondissant au large avec une admirable symétrie; le *Breton* était le centre d'un cercle noir et délié, comme si l'on eût tracé cette figure de géométrie avec un crayon à l'aide d'un compas démesuré.

Surcouf, assis le cabestan, chargeait sa pipe avec le plus grand calme, comme si le *Breton* eût été convié au spectacle d'une joute : les canonniers veillaient la lance allumée à la main; les marins tenaient leurs doigts à la détente des carabines; tous avaient la conscience des périls suprêmes du moment, mais pas un de ces mâles visages n'exprimait la moindre émotion.

Le comte Raymond ne daignait pas faire à des pirates l'honneur de s'occuper d'eux; il était assis à l'écart et roulait toujours entre ses doigts la relique, soupçonnant trop ce qu'elle renfermait, et n'osant presser le ressort, de peur d'élever sa curiosité à la hauteur d'un sacrilège.

Enfin, la tentation l'emporta, il ou-

vrit... et l'irradiation du soleil indien qui remplissait la mer et le ciel en ce moment s'éteignit devant l'image éblouissante qui frappa ses yeux. On eût dit le soleil se déplaçant.

Impossible de la méconnaître, cette figure céleste qui semblait sortir de son cadre avec son auréole nuptiale de seize ans. Le peintre n'avait pas mis le nom d'Aurore au bas du portrait; celui qui n'aurait vu qu'une fois l'original aurait reconnu la copie du premier coup-d'œil. Le charme et la grâce des traits, la pureté exquise des contours, la distinction idéale des lignes, faisaient oublier la beauté. Quelques légers erreurs du pinceau, sur l'échancrure du corsage semblaient révéler l'émotion du peintre, comme sur le portrait de la comtesse Brignole, peint d'une main tremblante par Antonio Van Dyck.

Une voix forte se fit entendre et dit : — Attention, canonniers! et pointez bas!

Le comte contemplait toujours l'image adorable. Les canons grondèrent, et le précieux écran ne fut pas fermé.

Cependant le cercle se rétrécissait toujours et la mitraille qui pleuvait sur la mer n'intimidait pas les pirates. L'air gardait son silence. Le *Breton* semblait cloué sur une plaine de saphir pailletée de soleil.

Il faudrait peut-être prendre des rizi? dit Alban avec le plus grand sang-froid.

Cette plaisanterie, dite dans un péril

si affreux, excita le rire de tout l'équipage, et Surcouf même prit part à l'hilarité générale; mais il fit signe au factieux inopportun de ne plus recommencer.

L'éclat de rire fit plus d'effet que le canon à l'oreille du jeune comte de Clavières, il se crut le point de mire des justes railleries de l'équipage, et serrant le portrait d'Aurore, il se leva d'un air assez confus, et, pour se donner une contenance, il regarda la mer.

En cet instant, les pirates changeaient de manœuvre, ils voyaient qu'ils avaient à combattre, non pas un vaisseau marchand, mais un navire qui, malgré son exiguité, distribuait fort adroitement sa mitraille et coulait beaucoup de pirogues. Le cercle se brisa, et les pirates se massèrent, dans l'éloignement, sur deux points qui correspondaient à la proue et à la poupe du *Breton* et où ils se trouvaient à l'abri du feu des deux batteries. Si le *Breton*, favorisé par la brise, eût été maître de ses mouvements, et s'il avait pu tourner sur sa quille, il aurait rendu leur manœuvre fatale aux pirates, mais il était exposé à toutes les mauvaises chances de son immobilité.

Surcouf, ainsi menacé dans la direction des deux extrémités de son navire, mit une chaloupe à la mer, et à l'aide d'un câble de remorque, il fit tourner le *Breton*, présenta ses deux batteries aux pirogues, et commanda un feu partout soutenu. Ces décharges firent des rava-

ges considérables, parce que les masses ennemies étaient plus profondes; mais les pirates se servaient des pirogues collées comme de point d'appui et nageaient toujours en les poussant vers le n vire.

Quant aux pirogues intactes, et qui étaient trop nombreuses, elles avaient avec une rapidité effrayante, les nuages de fumée immobiles sur mer favorisaient encore la marche de l'ennemi.

Le comte Raymond, appuyé sur le bastingage, assistait à un spectacle que ses saillies ne lui avait jamais offert. Surcouf lui frappa sur l'épaule et dit :

— Je suis bien aise de vous consulter sur une chose grave.

— Parlez, capitaine, dit Surcouf et quittez sa pose inclinée de spectateur

— Connaissez-vous bien le danger de moment ?

— Eh! mon Dieu! dit Raymond, le moments se ressemblent tous. La vie est un long danger...

— Pas de sentence, comte Raymond, savez-vous que, dans un quart d'heure nous pouvons être envahis par quatre ou cinq cents bandits?

— Après? demanda le comte, froide ment.

— Après, mon cher comte, ces bandits seront nos maîtres...

— Oh! interrompit le comte, il y a toujours la ressource de se faire tuer.

— Mais mon navire? mais mon Bra